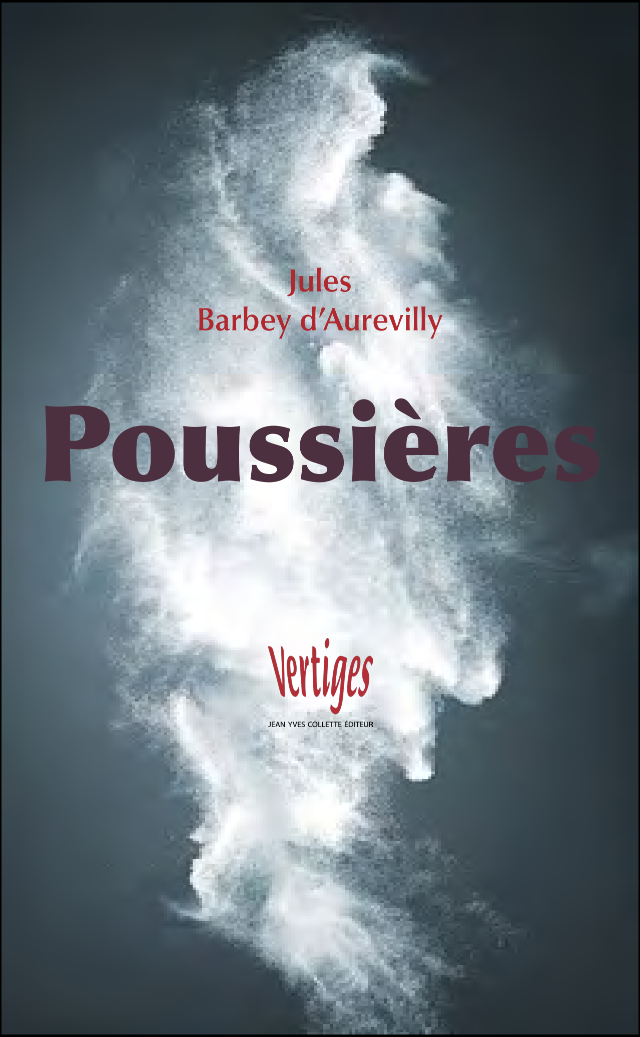
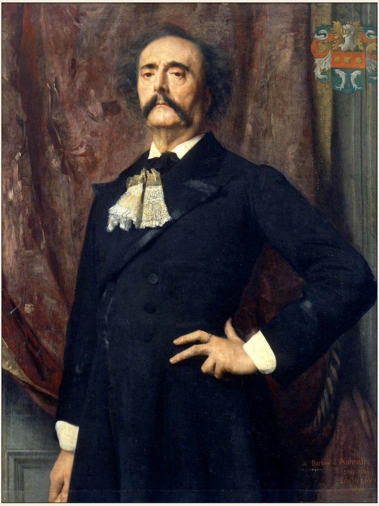


Jules
Barbey d'Aurevilly

Poussières

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR



Émile Lévy (1826-1890),
Portrait de Jules Barbey d'Aurevilly (1882), collection particulière.

POUSSIÈRES

LA HAINE DU SOLEIL

À mademoiselle L. R.

Un soir, j’étais debout, auprès d’une fenêtre…
Contre la vitre en feu j’avais mon front songeur,
Et je voyais, là-bas, lentement disparaître
Un soleil embrumé qui mourait sans splendeur !
C’était un vieux soleil des derniers soirs d’automne,
Globe d’un rouge épais, de chaleur épuisé,
Qui ne faisait baisser le regard à personne,
Et qu’un aigle aurait méprisé !

Alors, je me disais, en une joie amère :
« Et toi, Soleil, aussi, j’aime à te voir sombrer !
Astre découronné, comme un roi de la terre,
Tête de roi tondu que la nuit va cloîtrer ! »
Demain, je le sais bien, tu sortiras des ombres !
Tes cheveux d’or auront tout à coup repoussé !
Qu’importe ! j’aurai cru que tu meurs quand tu sombres !
Un moment, je l’aurai pensé !

Un moment, j’aurai dit : C’en est fait : il succombe,
Le monstre lumineux qu’ils disaient éternel !
Il pâlit comme nous, il se meurt, et sa tombe
N’est qu’un brouillard sanglant dans quelque coin du ciel !
Grimace de mourir ! grimace funéraire !
Qu’en un ciel ennuité chaque jour il fait voir…
Eh bien, cela m’est doux de la sentir vulgaire,
Sa façon de mourir, ce soir !

Car je te hais, Soleil, oh ! oui, je te hais, comme
L’impassible témoin des douleurs d’ici-bas…
Chose de feu, sans cœur, je te hais comme un homme !

L'être que nous aimons passe et tu ne meurs pas !
L'œil bleu, le vrai soleil qui nous verse la vie,
Un jour perdra son feu, son azur, sa beauté,
Et tu l'éclaireras de ta lumière impie,
Insultant d'immortalité !

Et voilà, vieux Soleil, pourquoi mon cœur t'abhorre !
Voilà pourquoi je t'ai toujours haï, Soleil !
Pourquoi je dis le soir, quand le jour s'évapore :
« Ah ! si c'était sa mort et non plus son sommeil ! »
Voilà pourquoi je dis quand tu sors d'un ciel sombre :
« Bravo ! ses six mille ans l'ont enfin achevé !
L'œil du cyclope a donc enfin trouvé dans l'ombre
La poutre qui l'aura crevé ! »

Et que le sang en pleuve, et sur nos fronts ruisselle,
À la place où tombaient tes insolents rayons !
Et que la plaie aussi nous paraisse éternelle
Et mette six mille ans à saigner sur nos fronts !
Nous n'aurons plus alors que la nuit et ses voiles,
Plus de jour lumineux dans un ciel de saphir !
Mais n'est-ce pas assez que le feu des étoiles
Pour voir ce qu'on aime mourir ? ...

Pour voir la bouche en feu par nos lèvres usée
Nous dire froidement : « C'est fini, laisse-moi ! »
Et s'éteindre l'amour qui, dans notre pensée,
Allumait un soleil plus éclatant que toi !
Pour voir errer parmi les spectres de la terre
Le spectre aimé qui semble et vivant et joyeux,
La nuit, la sombre nuit est encore trop claire...
Et je l'arracherais des cieux !

LE BUSTE JAUNE

À mon grand ami
le comte Roselly de Lorgues

Le Jour meurt, – et la Nuit met le pied sur sa tombe
Avec le noir orgueil d'avoir tué le Jour.
De la patère au sphinx l'épais rideau retombe,
Et le salon désert dans son vaste pourtour
A pris des airs de catacombe.

Et les volets fermés par-dessus le rideau
Ont fait comme un cercueil à ma sombre pensée…
Je suis seul comme un mort ; – et la lampe baissée
Sous son capuchon noir près de moi déposée
Semble un moine sur un tombeau.

Et les vases d'albâtre au fond des encoignures
Blêmissent vaporeux, mais paraissent encor.
Rien ne fait plus bouger les plis lourds des tentures...
Tout se tait, – excepté le vent du corridor
Qui pleure aussi sur les toitures !

Et par le capuchon de la lampe assombris
Les grands murs du salon semblent plus longs d'une aune...
Et dans le clair-obscur, oscillant, vague, atone,
On voit se détacher un buste, – un buste jaune
Bombant d'un angle de lambris.

C'est un beau buste blond, – d'un blond pâle, – en argile,
Moulé divinement avec un art charmant.
Aucun nom ne se lit sur son socle fragile.
Je l'ai toujours vu là, dans ce coin, y restant
Comme un rêve, – un rêve immobile.

C’eſt un buſte de femme aux traits busqués et fins,
Aux cheveux relevés, aux tempes découvertes,
Et qui, – là, – de ce coin, voilé d’ombres discrètes,
Vous allonge, en trois quarts, les paupières ouvertes,
De hautains regards incertains.

Ce fut pour moi toujours une étrange figure
Que ce buſte de femme, – et dès mes premiers ans,
Je la cherchais des yeux dans sa pénombre obscure...
Puis, lorsque j’en fus loin par l’eſpace et le temps,
Dans mon cœur, – cette autre encoignure !

Car ce buſte, ce fut... oui ! mon premier amour,
Le premier amour fou de mon cœur solitaire !
La femme qu’il était eſt reſtée un myſtère…
C’était – m’avait-on dit – la tante de ma mère,
Une dame de Chavincour

Morte vers les trente ans... Rien de plus. Sa toilette
En ce buſte eſt très simple et celle de son temps.
Ses cheveux étagés n’ont pas même une aigrette.
On dirait, mais alors sans nœuds et sans rubans,
La reine Marie-Antoinette.

C’eſt bien là ce collier, – ce collier de sequins
Que les femmes serraient comme on fait sa ceinture,
La cravate du cou, bien plus que sa parure...
Et ce corsage aussi, dont la brusque échancrure
Descend jusqu’entre les deux seins.

Ô buſte, idolâtré de mon enfance folle,
Buſte myſtérieux que je revois ce soir ! ...
Quand rien, rien dans mon cœur n’a plus une auréole,
Tu rayonnes toujours, jaune, dans ton coin noir,
Ô buſte ! ma première idole !

Tous les bustes vivants que j'ai pris sur mon cœur
S'y sont brisés, usés, déformés par la vie...
Leur argile de chair s'est plus vite amollie
Que ton argile, ô buste ! immobile effigie
Et du temps inerte vainqueur !

Toi seul n'as pas bougé, buste ! forme et matière,
La vie, en s'écoulant, n'a pu rien t'enlever...
Mon rêve, auprès de toi, je le viens achever...
Je songerai de toi jusques au cimetière,
Mais, ô buste ! après moi, quel cœur fera rêver
Ton argile, – sur ma poussière ? ...

LE CID

À Georges Landry

Un soir, dans la Sierra, passait Campéador.
Sur sa cuirasse d'or le soleil mirait l'or
Des derniers flamboiements d'une soirée ardente,
Et doublait du héros la splendeur flamboyante !
Il n'était qu'or partout, du cimier aux talons.
L'or des cuissards froissait l'or des caparaçons.
Des rubis grenadins faisaient feu sur son casque,
Mais ses yeux en faisaient plus encor sous son masque...
Superbe et de loisir il allait, sans pareil,
Et n'ayant rien à battre, il battait le Soleil !

Et les pâtres penchés aux rampes des montagnes
Se le montraient flambant, au loin, dans les campagnes,

Comme une tour de feu, ce grand cavalier d’or,
Et disaient : « C’est saint Jacque ou bien Campéador ! »
Confondant tous les deux dans une même gloire,
L’un pour mieux l’admirer, l’autre pour mieux y croire !

Or, comme il passait là, magnifique et puissant,
Et calme, et grave et lent, le radieux passant
Entendit dans le creux d’un ravin solitaire
Une voix qui semblait, triste, sortir de terre :
Et c’était, étendu sur le sol, un lépreux,
Une immondice humaine, un monstre, un être affreux,
Dont l’aspect fit lever tout droit dans la poussière
Les deux pieds du cheval se dressant en arrière,
Comme s’il eût compris que les fers de ses pieds
S’ils touchaient à cet être en resteraient souillés,
Et qu’il ne pourrait plus en essuyer la fange !

Cependant le héros, dans sa splendeur d’Archange,
Inclinant son panache éclatant, aperçut
Ce hideux malandrin, sale et vil, le rebut
Du monde ; – il lui tendit noblement son aumône
Du haut de son cheval cabré, comme d’un trône,
À ce lépreux impur, contagieux maudit,
Qui la lui demandait au nom de Jésus-Christ.
C’est alors qu’on put voir une chose touchante :
Allongeant vers le Cid sa main pulvérulente,
Le lépreux accroupi se mit sur ses genoux,
Surpris – le repoussé ! – de voir un homme doux
Ne pas montrer l’horreur qu’inspirait sa présence
Et ne pas l’écarter du bois dur de sa lance ;
Et touché dans le cœur de voir cette pitié,
Il osa, lui le vil, l’affreux, l’humilié,
Dans un de ces élans plus forts que la nature,
Au gantelet d’acier coller sa bouche impure.

Le malheureux savait qu’il pouvait appuyer,

Sans lui donner son mal, sur le brillant acier,
Le mouiller de sa lèvre, y traîner son haleine.
Lui, qui n'avait jamais baisé de main humaine,
Et qui donnait la mort d'un seul attouchement,
Vautra son front dartreux sur l'acier de ce gant.
Et le Cid le laissa très tranquillement faire,
Sans dédain, sans dégoût, sans haine, sans colère.
Immobile il restait, le grand Campéador !
Que pouvait-il penser sous le grillage d'or
De son casque en rubis, quand il vit cette audace ?
Quel sentiment passa sous l'or de sa cuirasse ?
Mais il fixa longtemps le lépreux, – puis soudain
Il arracha son gant et lui donna sa main.

LE VIEUX GOËLAND

À Léon Ostrowski

C'était un fier oiseau, farouche et solitaire,
Au bec crochu d'or pâle, aux pieds d'ambre, à l'œil clair,
Arraché tout vivant au rocher, son repaire,
Aux flots verts, à la nue, aux brisans, au grand air !
Ils l'avaient pris dans un de ces jours de tempête
Où Satan, sur les mers, déchaîne son Sabbat...
Un harpon lui cassa l'aile au lieu de la tête
Et ils en firent un forçat !

Dans le fond d'une cour aux quatre angles de pierre,
Ils l'avaient interné, ce sauvage reclus,
Qui restait, toujours l'œil rentré sous sa paupière,

Comme un rêveur qui songe à ce qu’il ne voit plus !
Oh ! lui, qui quand la mer se creusait en abîmes
Se plongeait dans sa courbe et remontait au jour,
Comme il a dû souffrir, ce fils des pics sublimes,
Des pierres plates de sa cour !

Comme il a dû souffrir sur la dalle poudreuse
Où son pied se séchait, encor trempé d’éther !
Comme il a dû souffrir de cette vie affreuse
Faite d’ennui du ciel et d’ennui de la mer !
Que je l’ai vu de fois, hérissé dans sa plume,
Le blême oiseau, – fait pierre aussi par la douleur !
Son aile grise était comme un manteau de brume
Pendant sur sa morne blancheur…

Il se tenait rigide en cette cour déserte,
Mais lorsque, par hasard, quelqu’un la traversait,
Alors les yeux ouverts, bec ouvert, aile ouverte,
Vers le passant, l’oiseau tout à coup s’en courait !
De son gosier sortait un cri strident et rauque,
Le cri sifflant du vent dans des agrès mouillés,
Et fixant ce passant d’un œil féroce et glauque
Il voulait lui percer les pieds !

Et si c’était les pieds de quelque jeune fille,
De ces pieds élégants, au souple brodequin,
Qui, sveltes et cambrés, moulés à la cheville,
Font craquer en marchant l’agaçant maroquin,
Alors… oh ! c’est alors que plus féroce encore
Le cruel se jetait sur ces pieds enivrants,
Comme si ces doux pieds divins, que l’homme adore,
Étaient l’horreur des Goëlands !

Que t’avaient-ils donc fait, ces pauvres pieds de femme,
Pour te mettre en fureur rien qu’à les voir passer ? …
Que te rappelaient-ils ? … Le branle de la lame

Sur laquelle autrefois tu pouvais te bercer ?
Mutilé du harpon, aux rancunes cruelles,
Tombé des airs, tombé des pics, tombé des mâts !
Ils te narguaient, ces pieds, – tu les croyais des ailes…
Goëland, tu ne rêvais pas !

Ô mon vieux Goëland, ce n'était pas un rêve,
Le rêve d'un captif que rend fou la douleur !
Vieux pirate échoué sur cette horrible grève,
Ces pieds, ces pieds charmants qui passaient, ces pieds d'Ève
Que l'on prend dans sa main et qu'on met sur son cœur,
Mais qui n'y restent pas, légers, prompts, infidèles,
Faits pour nous fuir après être venus à nous,
Ô mon vieux Goëland, c'étaient bien là des ailes !
Et toi, – tu t'en sentais jaloux !

À qui rêves-tu si tu rêve,
Front bombé que j'adore et voudrais entr'ouvrir,
Entr'ouvrir d'un baiser pénétrant comme un glaive,
Pour voir si c'est à moi, – que tu fais tant souffrir !
Ô front idolâtré, mais fermé, – noir mystère,
Plus noir que ces yeux noirs qui font la Nuit en moi,
Et dont le sombre feu nourrit et désespère
L'amour affreux que j'ai pour toi !

Je n'ai su jamais si tu pense,
Si tu sens, – si ton cœur bat comme un autre cœur,
Et s'il est quelque chose au fond de ton silence
Obstinément gardé, cruellement boudeur !
Non ! je n'ai jamais su s'il était dans ton âme
Une place où plus tard pût naître un sentiment,
Ou si tu dois rester une enfant, quoique femme,

Une enfant ! pas même ! – un néant !

Un néant qui semble la vie !
Mais qui fait tout oser aux cœurs comme le mien ;
Car l'être inanimé qu'on aime, nous défie !
On brûlerait le marbre en l'aimant ! – Mais le rien !
Le rien vêtu d'un corps[*] …

Débouclez-les, vos longs cheveux de soie,
Passez vos mains sur leurs touffes d'anneaux,
Qui réunis empêchent qu'on ne voie
Vos longs cils bruns qui font vos yeux si beaux !
Lissez-les bien, puisque toutes pareilles
Négligemment deux boucles retombant
Roulent autour de vos blanches oreilles,
Comme autrefois, quand vous étiez enfant,
Quand vos seize ans ne vous avaient quittée
Pour s'en aller, où tous nos ans s'en vont !
En nous laissant dans la vie attristée
Un cœur usé plus vite que le front.
Ah ! c'est alors que je vous imagine
Vous jetant toute aux bras de l'avenir,
Sans larme aux yeux et rien dans la poitrine…
Rien qui vous fît pleurer ou souvenir !

Ah ! de ce temps montrez-moi quelque chose
En vous coiffant comme alors vous étiez ;
Que je vous voie ainsi, que je repose
Sur vos seize ans mes yeux de pleurs mouillés…

---

[*] Vers inachevés, retrouvés, ainsi que les suivants, dans un ancien cahier de jeunesse.

Oh ! les yeux adorés ne sont pas ceux qui virent
Qu’on les aimait, – alors qu’on en mourait tout bas !
Les rêves les plus doux ne sont pas ceux que firent
Deux êtres, cœur à cœur et les bras dans les bras !
Les bonheurs les plus chers à notre âme assouvie
Ne sont pas ceux qu’on pleure après qu’ils sont partis ;
Mais les plus beaux amours que l’on eut dans la vie
Du cœur ne sont jamais sortis !

Ils sont là, vivent là, durent là. – Les années
Tombent sur eux en vain. On les croit disparus,
Perdus, anéantis, au fond des destinées ! …
Et le destin, c’est eux, qui semblaient n’être plus !
On a dix fois aimé depuis eux. – La jeunesse
A coulé, fastueuse et brûlante, – et le Temps
Amène, un soir d’hiver, par la main, la vieillesse,
Qui nous prend, elle ! par les flancs !

Mais ces flancs terrassés qu’on croyait sans blessure
En ont une depuis qu’ils respirent, hélas !
D’un trait mal appuyé légère égratignure,
Qui n’a jamais guéri, mais qui ne saignait pas !
Ce n’était rien, – le pli de ces premières roses
Qu’on s’écrase au printemps sur le cœur, quand il bout...
Ah ! dans ce cœur combien il a passé de choses !
Mais ce rien resté... c’était tout !

On n’en parlait jamais… Jamais, jamais personne
N’a su que sous un pli de nos cœurs se cachait,
Comme une cantharide au fond d’une anémone,
Un sentiment sans nom que rien n’en détachait !
Ce n’était pas l’amour exprimé qui s’achève

Dans des bras qu'on adore et qu'on hait tour à tour...
Ce n'était pas l'amour, ce n'en était qu'un rêve…
Mais c'était bien mieux que l'amour !

Et sous tous ces amours qui fleurissent la vie,
Et sous tous les bonheurs qui peuvent l'enivrer,
Nous avons retrouvé toujours cette folie,
À laquelle le cœur n'a rien à comparer !
Et nous avons subi partout l'étrange empire
De ce rêve tenace, – et vague, – mais vainqueur,
Et jusque dans tes bras, Clara, ce doux Vampire,
Est venu s'asseoir sur mon cœur !

Tu ne devinas pas ce que j'avais dans l'âme…
u faisais à mon front couronne de ton bras,
Et de ton autre main qui me versait sa flamme
Tu me tâtais ce cœur où, toi, tu n'étais pas !
Tu cherchais à t'y voir, chère fille égarée,
Tu disais : « Tu te tais, mon bien-aimé ; qu'as-tu ? ... »
Je n'avais rien, Clara, – mais, ma pauvre adorée,
C'est ce rien-là que j'avais vu !

Il se levait tout droit, ce rien, dans ma pensée.
Ce n'était qu'un fantôme, un visage incertain...
Mais des chers souvenirs de notre âme abusée
Le plus fort, c'est toujours, toujours le plus lointain !
Perspective du cœur ardent qui se dévore !
Le passé reculant brille plus à nos yeux...
Et le jour le plus beau n'est qu'un spectre d'aurore,
Qui revient rôder dans les cieux !

Et toi, tu l'as été, ce spectre d'une aurore,
Dont le rayon pour moi ne s'éteignit jamais !
Mais toi, jour de mes yeux, ma Clara que j'adore,
Tu n'as pas effacé cette autre que j'aimais ! ...
Une étoile planant sur les mers débordées

Se mire dans leurs flots et rit de leurs combats…
Combien donc nous faut-il de femmes possédées
Pour valoir celle qu'on n'eut pas ? …

* * *

« Oh ! pourquoi voyager ? » as-tu dit. C'est que l'âme
Se prend de longs ennuis et partout et toujours ;
C'est qu'il est un désir, ardent comme une flamme,
Qui, nos amours éteints, survit à nos amours !
C'est qu'on est mal ici ! – Comme les hirondelles,
Un vague instinct d'aller nous dévore à mourir ;
C'est qu'à nos cœurs, mon Dieu ! vous avez mis des ailes.
Voilà pourquoi je veux partir !

C'est que le cœur hennit en pensant aux voyages,
Plus fort que le coursier qui sellé nous attend ;
C'est qu'il est dans le nom des plus lointains rivages
Des charmes sans pareils pour celui qui l'entend ;
Irrésistible appel, ranz des vaches pour l'âme
Qui cherche son pays perdu – dans l'avenir ;
C'est fier comme un clairon, doux comme un chant de femme.
Voilà pourquoi je veux partir !

C'est que toi, pauvre enfant et si jeune et si belle,
Qui vivais près de nous et couchais sur nos cœurs,
Tu n'as pas su dompter cette force rebelle
Qui nous jeta vers toi, pour nous pousser ailleurs !
Tu n'as plus de mystère au fond de ton sourire,
Nous le connaissons trop pour jamais revenir ;
La chaîne des baisers se rompt, – l'amour expire…
Voilà pourquoi je veux partir !

En vain tout en pleurant, la femme qui nous aime

Viendrait à notre épaule agrafer nos manteaux,
Nous resterions glacés à cet instant suprême :
À trop couler pour nous des pleurs ne sont plus beaux.
Nous n'entendrions plus cette voix qui répète :
« Oh ! pourquoi voyager ? » dans un tendre soupir,
Et nous dirions adieu sans retourner la tête.
Voilà pourquoi je veux partir !

Oh ! ne m'accuse pas ; accuse la nature,
Accuse Dieu plutôt, – mais ne m'accuse pas !
Est-ce ma faute, à moi, si dans la vie obscure
Mes yeux ont soif de jour, mes pieds ont soif de pas ?
Si je n'ai pu rester à languir sur ta couche,
Si tes bras m'étouffaient sans me faire mourir,
S'il me fallait plus d'air qu'il n'en peut dans ta bouche...
Voilà pourquoi je veux partir !

Pourquoi ne pouvais-tu suffire à ma pensée ?
Et tes yeux n'être plus que mes seuls horizons ?
Pourquoi ne pas cacher ma tête reposée
Sous les abris d'or pur de tes longs cheveux blonds ?
Comme la jeune épouse endormie à l'aurore,
La fleur d'amour, comme elle, au soir va se rouvrir...
Mais si l'amour n'est plus, pourquoi de l'âme encore ?
Voilà pourquoi je veux partir !

Tu ne la connais pas cette vie ennuyée,
Lasse de pendre au mât, avide d'ouragan.
Toi, tu restes toujours sur ton coude appuyée
À voir stagner la tienne ainsi qu'un bel étang.
Restes-y ; mon amour fut l'ombre d'un nuage
Sur l'étang ; – le soleil y reviendra frémir !
Tu ne garderas pas trace de mon passage...
Voilà pourquoi je veux partir !

Ô coupe de vermeil où j'ai puisé la vie,

Je ne t’emporte pas dans mon sein tout glacé ;
Reste derrière moi, reste à demi remplie,
Offrande à l’avenir et débris du passé !
Je peux boire à présent, sans que trop il m’en coûte,
Un breuvage moins doux et moins prompt à tarir,
Dans le creux de mes mains, aux fossés de la route…
Voilà pourquoi je veux partir !

Mais si c’est t’offenser que partir, oh ! pardonne ;
Quoique de ces douleurs dont tu n’eus point ta part
Rien, hélas ! (et pourtant autrefois tu fus bonne !)
Ne saurait racheter le crime du départ.
Pourquoi t’associerais-je à mon triste voyage ?
Lorsque tu le pourrais, oserais-tu venir ?
Plus sombre que Lara, je n’aurai point de page…
Voilà pourquoi je veux partir !

Et qu’importe un pardon ! – innocent ou coupable,
On n’est jamais fidèle ou parjure à moitié ;
Le cœur sans être dur demeure inébranlable,
Et l’oubli lui vaut mieux qu’une vaine pitié.
Ah ! l’oubli ! quel repos quand notre âme est lassée !
Endors-toi dans ses bras sans rêver ni souffrir…
Je ne veux rien de toi… pas même une pensée !
Voilà pourquoi je veux partir !

Car il est, tu le sais, ô femme abandonnée,
Un voyageur plus vieux, plus sans pitié que moi,
Et ce n’est pas un jour, quelques mois, une année,
Mais c’est tout qu’il doit prendre aux autres comme à toi !
Tel que des épis d’or sciés d’un bras avide,
Il prend beauté, bonheur, et jusqu’au souvenir,
Fait sa gerbe et s’en va du champ qu’il laisse aride…
Voilà pourquoi je veux partir !

Oui ! partir avant lui, partir avant qu’il vienne !

Te laisser belle encor sous tes pleurs répandus,
Ne pas chercher ta main qui froidit dans la mienne,
Et sous un front terni, tes yeux, astres perdus !
N’eût-on que le respect de celle qui fut belle,
Il faudrait s’épargner de la voir se flétrir,
Puisque Dieu ne veut pas qu’elle soit immortelle !
Voilà pourquoi je veux partir !

* * *

Si tu pleures jamais, que ce soit en silence ;
Si l’on te voit pleurer, essuie au moins tes pleurs !
Car tu ne peux trouver au fond de ta souffrance
Le calme fier qui naît des injustes douleurs.

Non ! tu ne le peux pas. Si ta vie est brisée,
Qui me brisa le cœur où tu vivais ? Dis-moi,
Dis-moi qui l’a voulu, si je t’ai délaissée ?
Tes pleurs amers et vains n’accuseraient que toi !

Les femmes sont ainsi ! Que je t’eusse trahie,
Tu reviendrais m’offrir à genoux mon pardon.
Si tu m’aimais, pourquoi cette triste folie
D’implorer de l’amour la fuite et l’abandon ?

Mon orgueil t’obéit sans risquer un murmure.
À ce monde sans cœur je cache mes regrets ; Sous
un dédain léger je voile ma torture,
Et si bien – que toi-même aussi t’y tromperais !

Et tu m’aimas pourtant ! Amour triste et rapide !
Ne me semblait-il pas le plus profond des deux ?
Sans moi de quel bonheur étais-tu donc avide,
Puisqu’avec moi jamais tu n’avais l’air heureux ?

Mais à présent sans moi plus heureuse, j'espère,
Si tu penses parfois à celui qui t'aimait,
Ne te repens-tu pas d'avoir fait un mystère
Du mal que tu cachais et qui l'inquiétait ?

Et si tu t'en repens, cache-le dans ton âme.
Tout n'est-il pas, hélas ! entre nous consommé ?
Ô toi qui n'eus jamais l'abandon d'une femme,
Reste ce que tu fus, ô blond Sphinx trop aimé !

Oh ! comme tu vieillis ! tu n'en es pas moins belle ;
Ton front au poids des ans refuse de fléchir.
La rose de ta lèvre est peut-être éternelle,
Puisque pleurs ni baisers, rien n'a pu la flétrir !
Oh ! comme tu vieillis ! Je te retrouve toute,
Comme autrefois, – après deux ans d'amour cueillis !
Mais sur ce cœur à toi, ton cœur frissonne et doute...
Pauvre enfant, comme tu vieillis !

L'ÉCHANSON

À Clary

Tu ne sais pas, Clary, quand heureuse, ravie,
Tu me tends ton épaule et ton front tour à tour,
Que dans la double coupe où je puise la vie
Il est un autre goût que celui de l'amour…
Ô ma chère Clary, tu ne sais pas sans doute
Qu'il est derrière nous un funèbre Échanson,
Dont la main doit verser d'abord, goutte par goutte,
Dans tout amour un froid poison.

Dès que nous nous aimons, cet Échanson terrible
Apparaît, – et grandit, comme un spectre fatal ;
Il ne nous quitte plus… présent, quoique invisible,
De l'amour partagé mystérieux vassal.
Partout où nous allons, comme un sinistre page
Il s'attache à nos pas, il se tient à nos flancs,
Et l'horrible poison que d'abord il ménage
Bientôt il le verse à torrents !

Il le verse et l'on boit… Dans les yeux qu'on adore
Du poison répandu naissent hélas ! des pleurs ;
Ils coulent ; on les boit ; – mais lui, lui, verse encore,
Et le poison cruel a filtré dans nos cœurs !
Il verse ; – et le baiser se glace aux lèvres pures ;
Il verse ; – et tout périt des plus fraîches amours !
Mais comme indifférent à tant de flétrissures,
L'Empoisonneur verse toujours ! …

Ne l'as-tu jamais vu, ce pâle et noir Génie
Qui naît avec l'amour pour le faire mourir ?
N'as-tu jamais senti se glisser dans ta vie
Le poison qui, plus tard, doit si bien la flétrir ?
N'as-tu jamais senti sur tes lèvres avides
De l'Échanson de mort le philtre affreux passer ? …
Car le jour n'est pas loin peut-être où, les mains vides,
Il n'aura plus rien à verser !

Et quand ce jour-là vient, tout est fini pour l'âme ;
Tous les regrets sont vains, tous les pleurs superflus !
L'amant n'est plus qu'un homme et l'amante une femme,
Et ceux qui s'aimaient tant, hélas ! ne s'aiment plus !
Une clarté jaillit, une clarté cruelle
Qui montre les débris du cœur brisé, vaincu ;
« Ce n'est plus toi ! » dit-il. – « Ce n'est plus toi ! » dit-elle.
Le masque tombe, et l'on s'est vu.

Ô ma pauvre Clary, ma fidèle maîtresse,
Nous verrons-nous un jour ainsi (destin jaloux !),
Sans ce masque divin que nous met la jeunesse,
Masque d'illusions, cent fois plus beau que nous ?
Verrons-nous, ma Clary, – grand Dieu ! faut-il le croire ? –
Le noir Empoisonneur entre nous quelque jour,
Tout prêt à nous verser, à nous tout prêts à boire,
L'effroyable ennui de l'amour ?

Hélas ! c'est déjà fait… j'ai bu du froid breuvage
Que l'Échanson de mort verse, – et qu'il faut tarir ;
Et j'ai senti, Clary, chaque jour davantage,
Que je l'épuiserais sans pouvoir en mourir !
S'il t'est doux de m'aimer, préserve ta tendresse,
Ne bois pas que bien tard, bien longtemps après moi !
Et rêve encor l'amour du cœur qui te délaisse…
Du triste cœur qui fut à toi !

Février 1843.

LA BEAUTÉ

À Armance

Eh quoi ! vous vous plaignez, vous aussi, de la vie !
Vous avez des douleurs, des ennuis, des dégoûts !
Un dard sans force aux yeux, sur la lèvre une lie,
Et du mépris au cœur ! – Hélas ! c'est comme nous !
Lie aux lèvres ? – poison, reste brûlant du verre ;
Dard aux yeux ? – rapporté mi-brisé des combats ;
Et dans le cœur mépris ? – Éternel Sagittaire
Dont le carquois ne tarit pas !

Vous avez tout cela, – comme nous, ô madame !
En vain Dieu répandit ses sourires sur vous.
La Beauté n'est donc pas tout non plus pour la femme,
Comme en la maudissant nous disions à genoux !
Et comme tant de fois, dans vos soirs de conquête,
Vous l'ont dit vos amants, en des transports perdus,
Et que, dans votre ennui vous détourniez la tête,
Ô Dieu ! n'y pensant déjà plus ! ...

Ah ! non, tu n'es pas tout, Beauté, – même pour celle
Qui se mirait avec le plus d'orgueil en toi,
Et qui ne cachant pas sa fierté d'être belle
Plongeait les plus grands cœurs dans l'amour et l'effroi !
Ah ! non, tu n'es pas tout ! ... C'est affreux ; mais pardonne ;
Si l'homme eût pu choisir, il n'eût rien pris après ;
Car il a cru longtemps au bonheur que tu donne,
Beauté ! que tu lui suffirais !

Mais l'homme s'est trompé, je t'en atteste, Armance !
Qui t'enivrais de toi comme eût fait un amant,
Puisant à pleines mains dans ta propre existence
Comme un homme qui boit l'eau d'un fleuve en plongeant.
Pour me convaincre, hélas ! montre-toi tout entière.
Dis-moi ce que tu sais... l'amère vérité.
Ce n'est pas un manteau qui cache ta misère,
C'est la splendeur de la Beauté !

Dis-moi ce que tu sais… De ta pâleur livide
Que des tempes jamais tes mains n'arracheront,
Et qui semble couler d'une coupe homicide
Que le destin railleur renversa sur ton front ;
De ton sourcil froncé, de l'effort de ton rire,
De ta voix qui nous ment, de ton œil qui se tait,
De tout ce qui nous trompe, hélas ! et qu'on admire,
Ah ! fais-moi jaillir ton secret.

Dis tout ce que tu sais… Rêves, douleur et honte,
Désirs inassouvis par des baisers cuisants,
Nuits, combats, voluptés, souillures qu'on affronte
Dans l'infâme fureur des échevèlements !
Couche qui n'est pas vide et qu'on fuit, – fatale heure
De la coupable nuit dont même on ne veut plus,
Et qu'on s'en va finir au balcon, où l'on pleure,
Et qui transit les coudes nus !

Ah ! plutôt, ne dis rien ! car je sais tout, madame.
Je sais que le Bonheur habite de beaux bras !
Mais il ne passe pas toujours des bras dans l'âme…
On donne le bonheur, on ne le reçoit pas !
La coupe où nous buvons n'éprouve pas l'ivresse
Qu'elle verse à nos cœurs, brûlante volupté.
Vous avez la Beauté, – mais un peu de tendresse,
Mais le bonheur senti de la moindre caresse,
Vaut encor mieux que la Beauté.

SUR SON ALBUM

À Armance

Vous voulez donc que sur la blanche page,
Fruits d'un arbre flétri, soient écrits quelques vers ?
Oh ! pourquoi votre cœur n'a-t-il pas pour image
Ces candides feuillets à mes regrets ouverts !
J'essaierais d'y tracer peut-être avec délices
Le doux mot qu'en raillant vous dites chaque jour ;
Mais votre cœur, hélas ! est si plein de caprices
Que la place y manque à l'amour !

Si j'avais, sous ma mantille,
Cet œil gris de lin,
Et cette svelte cheville
Dans mon svelte brodequin ;

Si j'avais ta morbidesse,
Tes cheveux dorés,
Retombant en double tresse
Jusque sur mes reins cambrés !

Si j'avais, ô ma pensée,
Dans mon corset blanc,
Ta blonde épaule irisée
D'un duvet étincelant !

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Enfin si je semblais faite

Pour donner la loi,
Je serais une coquette
Plus coquette encor que toi !

Je voudrais être une reine
Fière comme un paon,
Dont on aurait grande peine
À baiser le bout du gant.

Je ne serais pas de celles,
Froides à moitié,
Qui, d’abord, font les cruelles,
Et puis après ont pitié.

Je serais une tigresse,
Rebelle aux amours,
Cachant la griffe traîtresse
Dans ma patte de velours !

Je ferais souffrir aux âmes
Mille bons tourments,
Et je vengerais les femmes
De tous leurs fripons d’amants ;

Et sans l’éventail qui cache
Deux beaux yeux moqueurs,
Je rirais, sur leur moustache,
De leur flamme et de leurs pleurs ;

Et je passerais ma vie
À les désoler,
Et je serais si jolie
Qu’il leur faudrait bien m’aimer !

Et puis, si d’aimer l’envie
Un jour me prenait,

Je n’aurais de fantaisie
Que pour celui qui dirait :

« Si comme toi j’étais faite
Pour donner la loi,
Je serais une coquette,
Plus coquette encor que toi ! »

Aime-moi donc, ma Paulette,
Ô mon blond trésor !
Aimer un fat ? toi, coquette !
Ce sera t’aimer encor !

À ROGER DE BEAUVOIR

en lui envoyant
La Bague d’Annibal

Poète de cape et d’épée,
À qui n’a jamais résisté
Ni la Muse ni la Beauté,
Ni la Grâce désoccupée,
Thaumaturge d’amour, qui peux d’une poupée
Faire un démon de volupté !

Tu redemandes cette histoire
Qu’aux temps si fous de mon passé
J’écrivis, un soir, de mémoire,
Avec de l’encre rose et noire
Et la gaîté d’un cœur brisé.

Revois ce portrait d’une femme
Dont le sourire était mortel,
Argile inaccessible aux chaleurs de la flamme,
Corps charmant, mais vide d’une âme.
C’est de la vengeance… au pastel !

Une vengeance… faible chose !
Qui ne rachète rien des maux qu’on a soufferts !
Elle s’énerve dans ma prose…
Mais comme un fort poison dans des parfums de rose,
Elle enivrerait dans tes vers !

SAIGNE, MON CŒUR !

Saigne, saigne, mon cœur… saigne ! je veux sourire.
Ton sang teindra ma lèvre et je cacherai mieux
Dans sa couleur de pourpre et dans ses plis joyeux
La torture qui me déchire.

Saigne, saigne, mon cœur, saigne plus lentement !
Prends garde ! on t’entendrait… saigne dans le silence
Comme un cœur épuisé qui déjà saigna tant,
À bout de sang et de souffrance !

Quand parmi les sans-cœur, pauvre cœur, je te traîne,
Sous mon froc étriqué, tu saignes dans ta nuit.
Les six lignes de chair de la poitrine humaine
Pourraient trahir ton faible bruit.

Mais je ne permets pas aux hommes de la foule,

Insolents curieux de tout cruel destin,
De t'approcher, cœur fier, pour entendre en mon sein
Dégoutter le sang qui s'écoule.

Saigne, saigne, mon cœur… J'étoufferai l'haleine
Qui pourrait, à l'odeur, révéler le martyr !
Saigne et meurs, cœur maudit… car la Samaritaine
Manque à jamais pour te guérir !

LES NÉNUPHARS

À la baronne de B…

Allons ! bel oiseau, venez chanter votre romance à madame.

Suzanne

« Vous ne mettrez jamais dans votre Flore amoureuse, le Nénuphar blanc qui s'appelle… »

Une première lettre

Nénuphars blancs, ô lys des eaux limpides,
Neige montant du fond de leur azur,
Qui, sommeillant sur vos tiges humides,
Avez besoin, pour dormir, d'un lit pur ;
Fleurs de pudeur, oui ! vous êtes trop fières
Pour vous laisser cueillir… et vivre après.
Nénuphars blancs, dormez sur vos rivières,
Je ne vous cueillerai jamais !

Nénuphars blancs, ô fleurs des eaux rêveuses,
Si vous rêvez, à quoi donc rêvez-vous ? …
Car pour rêver, il faut être amoureuses,
Il faut avoir le cœur pris… ou jaloux ;
Mais vous, ô fleurs que l'eau baigne et protège,
Pour vous, rêver… c'est aspirer le frais !
Nénuphars blancs, dormez dans votre neige !
Je ne vous cueillerai jamais !

Nénuphars blancs, fleurs des eaux engourdies
Dont la blancheur fait froid aux cœurs ardents,
Qui vous plongez dans vos eaux détiédies
Quand le soleil y luit, Nénuphars blancs !
Restez cachés aux anses des rivières,
Dans les brouillards, sous les saules épais…
Des fleurs de Dieu vous êtes les dernières !
Je ne vous cueillerai jamais !

* * *

Je vivais sans cœur, tu vivais sans flamme,
Incomplets, mais faits pour un sort plus beau ;
Tu pris de mes sens, je pris de ton âme,
Et tous deux ainsi nous nous partageâme :
Mais c'est toi qui fis le meilleur cadeau !

Oui ! c'est toi, merci… C'est toi, sainte femme,
Qui m'as fait sentir le profond amour…
Je mis de ma nuit dans ta blancheur d'âme,
Mais toi, dans la mienne, as mis le grand jour !

Je tombais, tombais… Cet ange fidèle,
Qui suit les cœurs purs, ne me suivait pas…

Pour me soutenir me manquait son aile...
Mais Dieu m'entr'ouvrit ton cœur et tes bras !

Et j'aime tes bras... tes bras, mieux qu'une aile ;
Car une aile, hélas ! sert à nous quitter :
L'ange ailé s'en va, lorsque Dieu l'appelle...
Tandis que des bras servent à rester !

Porte-Maillot, jeudi saint 1852.

LA MAÎTRESSE ROUSSE

Je pris pour maître, un jour, une rude maîtresse,
Plus fauve qu'un jaguar, plus rousse qu'un lion !
Je l'aimais ardemment, âprement, sans tendresse,
Avec possession plus qu'adoration !
C'était ma rage, à moi ! la dernière folie
Qui saisit, – quand, touché par l'âge et le malheur,
On sent, au fond de soi, la jeunesse finie...
Car le soleil des jours monte encor dans la vie,
Qu'il s'en va baissant dans le cœur !

Je l'aimais ! et jamais je n'avais assez d'elle !
Je lui disais : « Démon des dernières amours,
« Salamandre d'enfer, à l'ivresse mortelle,
« Quand les cœurs sont si froids, embrase-moi toujours !
« Verse-moi dans tes feux, les feux que je regrette,
« Ces beaux feux qu'autrefois j'allumais d'un regard !
« Rajeunis le rêveur, réchauffe le poète,
« Et puisqu'il faut mourir, que je meure, ô Fillette !
« Sous tes morsures de jaguar ! »

Alors je la prenais dans son corset de verre,
Et sur ma lèvre en feu, qu'elle enflammait encor,
J'aimais à la pencher, coupe ardente et légère,
Cette rousse beauté, ce poison dans de l'or !
Et c'étaient des baisers ! ... Jamais, jamais vampire
Ne suça d'une enfant le cou charmant et frais
Comme moi je suçais, ô ma rousse hétaïre,
La lèvre de cristal où buvait mon délire
Et sur laquelle tu brûlais !

Et je sentais alors ta foudroyante haleine,
Qui passait dans la mienne et tombant dans mon cœur
Y redoublait la vie, en effaçait la peine,
Et pour quelques instants en ravivait l'ardeur !
Alors, Fille de Feu, maîtresse sans rivale,
J'aimais à me sentir incendié par toi
Et voulais m'endormir, l'air joyeux, le front pâle,
Sur un bûcher brillant, comme Sardanapale,
Et le bûcher était en moi !

« Ah ! du moins celle-là sait nous rester fidèle, –
« Me disais-je, – et la main la retrouve toujours,
« Toujours prête à qui l'aime et vit altéré d'elle,
« Et veut, dans son amour, perdre tous ses amours ! »
Un jour elles s'en vont, nos plus chères maîtresses ;
Par elles, de l'Oubli nous buvons le poison,
Tandis que cette Rousse, indomptable aux caresses,
Peut nous tuer aussi, – mais à force d'ivresses,
Et non pas par la trahison !

Et je la préférais, féroce, mais sincère,
À ces douces beautés, au sourire trompeur,
Payant les cœurs loyaux d'un amour de faussaire ! ...
Je savais sur quel cœur je dormais sur son cœur !
L'or qu'elle me versait et qui dorait ma vie,
Soleillant dans ma coupe, était un vrai trésor !

Aussi, ce n'était pas pour le temps d'une orgie,
Mais pour l'éternité que je l'avais choisie :
Ma compagne jusqu'à la mort !

Et toujours agrafée à moi comme une esclave,
Car le tyran se rive aux fers qu'il fait porter,
Je l'emportais partout dans son flacon de lave,
Ma topaze de feu, toujours près d'éclater !
Je ressentais pour elle un amour de corsaire,
Un amour de sauvage, effréné, fol, ardent !
Cet amour qu'Hégésippe avait dans sa misère,
Qui nous tient lieu de tout, quand la vie est amère,
Et qui fit mourir Sheridan !

Et c'était un amour toujours plus implacable,
Toujours plus dévorant, toujours plus insensé !
C'était comme la soif, la soif inexorable
Qu'allumait autrefois le philtre de Circé !
Je te reconnaissais, voluptueux supplice !
Quand l'homme cherche, hélas ! dans ses maux oubliés,
De l'abrutissement le monstrueux délice…
Et n'est – Circé ! – jamais assez, à son caprice,
La Bête qui lèche tes pieds !

Pauvre amour, – le dernier, – que les heureux du monde,
Dans leur dégoût hautain, s'amusent à flétrir,
Mais que doit excuser toute âme un peu profonde
Et qu'un Dieu de bonté ne voudra point punir !
Pour bien apprécier sa douceur mensongère,
Il faudrait, quand tout brille au plafond du banquet,
Avoir caché ses yeux dans l'ombre de son verre,
Et pleuré dans cette ombre, – et bu la larme amère
Qui tombait et qui s'y fondait !

Un soir, je la buvais, cette larme, en silence...
Et, replongeant ma lèvre entre tes lèvres d'or,

Je venais de reprendre, ô ma sombre Démence !
L'ironie, et l'ivresse, et du courage encor !
L'Esprit – l'Aigle vengeur qui plane sur la vie –
Revenait à ma lèvre, à son sanglant perchoir…
J'allais recommencer mes accès de folie
Et rire de nouveau du rire qui défie ! …
Quand une femme, en corset noir,

Une femme… je crus que c'était une femme,
Mais depuis… ah ! j'ai vu combien je me trompais !
Et que c'était un ange, et que c'était une âme,
De rafraîchissement, de lumière et de paix !
Au milieu de nous tous, charmante solitaire,
Elle avait les yeux pleins de toutes les pitiés.
Elle prit ses gants blancs, et les mit dans mon verre,
Et me dit, en riant, de sa voix douce et claire :
« Je ne veux plus que vous buviez ! »

Et ce simple mot-là décida de ma vie,
Et fut le coup de Dieu, qui changea mon destin.
Et quand elle le dit, sûre d'être obéie,
Sa main vint chastement s'appuyer sur ma main.
Et, depuis ce temps-là, j'allai chercher l'ivresse
Ailleurs… que dans la coupe où bouillait ton poison,
Sorcière abandonnée ! ô ma Rousse Maîtresse !
Bel exemple de plus que Dieu, dans sa sagesse,
Mit l'ange au-dessus du démon !

À Paris, 11 novembre 1854.

TREIZE ANS

Elle avait dix-neuf ans. Moi, treize. Elle était belle ;
Moi, laid. Indifférente, – et moi je me tuais...
Rêveur sombre et brûlant, je me tuais pour elle.
Timide, concentré, fou, je m’exténuais.
Mes yeux noirs et battus faisaient peur à ma mère ;
Mon pâle front avait tout à coup des rougeurs
Qui me montaient du cœur comme un feu sort de terre !
Je croyais que j’avais deux cœurs.

Un n’était pas assez pour elle. Ma poitrine
Semblait sous ces deux cœurs devoir un jour s’ouvrir
Et les jeter tous deux sous sa fière bottine
Pour qu’elle pût fouler mieux aux pieds son martyr !
Ô de la puberté la terrible démence !
Qui ne les connut pas ces amours de treize ans ?
Solfatares du cœur qui brûlent en silence,
Embrasements, étouffements !

Je passais tous mes jours à ne regarder qu’elle…
Et le soir, mes deux yeux fermés comme deux bras
L’emportaient, pour ma nuit, au fond de leur prunelle...
Ah ! le regard fait tout, quand le cœur n’ose pas !
Le regard, cet oseur et ce lâche, en ses fièvres,
Sculpte le corps aimé sous la robe à l’écart...
Notre cœur, nos deux mains, et surtout nos deux lèvres,
Nous les mettons dans un regard !

Mais un jour, je les mis ailleurs... et dans ma vie,
Coup de foudre reçu n’a fumé plus longtemps !
C’est quand elle me dit : « Cousin, je vous en prie... »
Car nous étions tous deux familiers et parents ;
Car ce premier amour dont la marque nous reste
Comme l’entaille, hélas ! du carcan reste au cou,
Il semble que le Diable y mêle un goût d’inceste
Pour qu’il soit plus ivre et plus fou !

Et c’était un : « Je veux ! » que ce : « Je vous en prie !
« Allons voir le cheval que vous dressez pour moi... »
Elle entra hardiment dans la haute écurie,
Et moi, je l’y suivis troublé d’un vague effroi...
Nous étions seuls ; l’endroit était grand et plein d’ombre,
Et le cheval sellé comme pour un départ,
Ardent au râtelier, piaffait dans la pénombre…
– Mes deux lèvres dans mon regard

Se collaient à son corps, – son corps, ma frénésie !
Arrêté devant moi, cambré, voluptueux,
Qui ne se doutait pas que j’épuisais ma vie
Sur ses contours, étreints et mangés par mes yeux !
Elle avait du matin sa robe, blanche et verte,
Et sa tête était nue et ses forts cheveux noirs
Tordus, tassés, lissés, sans une boucle ouverte,
Avaient des lueurs de miroirs !

Elle se retourna : « Mon cousin », me dit-elle
Simplement, – de ce ton qui nous fait tant de mal !
« Vous n’êtes pas assez fort pour me mettre en selle ? ... »
Je ne répondis point, – mais la mis à cheval
D’un seul bond ! ... avec la rapidité du rêve,
Et ceignant ses jarrets de mes bras éperdus,
Je lui dis, enivré du fardeau que j’enlève :
« Pourquoi ne pesez-vous pas plus ? »

Car on n’a jamais trop de la femme qu’on aime
Sur le cœur, – dans les bras, – partout, – et l’on voudrait
Souvent mourir pâmé... pâmé sous le poids même
De ce corps, dense et chaud, qui nous écraserait !
Je la tenais toujours sous ses jarrets ; – la selle
Avait reçu ce poids qui m’en rendait jaloux,
Et je la regardais dans mon ivresse d’elle,
Ma bouche effleurant ses genoux ;

Ma bouche qui séchait de désir, folle, avide…
Mais Elle, indifférente en sa tranquillité,
Tendait rêveusement les rênes de la bride,
Callipyge superbe, assise de côté ! –
Tombant sur moi de haut, en renversant leur flamme,
Ses yeux noirs, très couverts par ses cils noirs baissés,
Me brûlaient jusqu'au sang, jusqu'aux os, jusqu'à l'âme,
Sans que je leur criasse : « Assez ! »

Et le désir, martyre à la fois et délice,
Me couvrait de ses longs frissons interrompus ;
Et j'éprouvais alors cet étrange supplice
De l'homme qui peut tout… et pourtant n'en peut plus !
À tenir sur mes bras sa cuisse rebondie,
Ma tête s'en allait, – tournoyait, – j'étais fou !
Et j'osai lui planter un baiser… d'incendie
Sur la rondeur de son genou !

Et ce baiser la fit crier comme une flamme,
Qui l'eût mordue au cœur, au sein, au flanc, partout !
Et ce baiser tombé sur un genou de femme
Par la robe voilé, puis ce cri… ce fut tout !
Ce fut tout ce jour-là. – Rigide sur sa selle,
Elle avait pris mon front et l'avait écarté
De ses tranquilles mains, ce front, ce front plein d'elle,
Rebelle qu'elle avait dompté !

Et ce fut tout depuis, – et toujours. Notre vie
S'en alla bifurquant par des chemins divers.
Peut-être elle oublia cet instant de folie,
Où de la voir ainsi mit mon âme à l'envers !
Elle oublia. Moi, non. Et nulle de ces femmes
Qui, depuis, m'ont le mieux passé les bras au cou,
N'arracha de ma lèvre avec sa lèvre en flammes,
L'impression de ce genou !

UN AMOUR DE JUPE

Seulement ! ...

À la comtesse de P...

Si mon cœur faisait ses mémoires
Je crois que j'y mettrais ceci :
« Elle avait des dentelles noires
« Avec un jupon cramoisi. »

C'était ravissant ! – Les donzelles
De ce soir et de ce salon,
Se pâmaient devant ces dentelles...
Mais, moi, j'aimais mieux le jupon.

Ce jupon, c'était ma folie !
Je le trouvais délicieux...
Je n'avais rien vu, de ma vie,
Qui m'enchantât autant les yeux.

Et je m'effrayais dans mon âme
De ce charme de la couleur.
La jupe est si près de la femme,
Et les yeux sont si près du cœur !

L'avait-elle vu ? ... Je l'ignore,
Je ne sais... mais je sais aussi
Qu'hier, elle est venue encore
Avec son jupon cramoisi !

Et pour plaire à mon goût sauvage,

Elle avait, de ses doigts charmants,
Ôté, point par point, l’étalage
Des dentelles de ses volants !

J’avais donc occupé son âme
(Occuper l’âme, c’est l’amour
Pour cette rêveuse, – la femme !),
Je l’avais occupée… un jour.

Le temps d’enlever ces dentelles
Qui, pour les femmes, talisman,
Faisaient pousser aux demoiselles
De véritables cris de paon !

En les ôtant que pensait-elle ? …
Disait-elle, baissant les yeux :
« Pour elles, je serai moins belle,
« Mais à Lui, – je lui plairai mieux ! »

Mystère charmant qui m’occupe !
A-t-elle dit en son émoi :
« Si l’amour qu’il a pour ma jupe,
« De ma jupe passait à moi ! … »

Reste impénétrable, ô mystère !
Parfois à leur esprit charmé
On est assez heureux pour plaire…
Mais pas assez pour être aimé…

Et si c’était là mon histoire ! …
Si je crus être aimé ! … Mais si,
Madame, j’eus tort de le croire ? …
Remettez la dentelle noire
À votre jupon cramoisi !

À VALOGNES

Ex imo.

...C’était dans la ville adorée
Sarcophage pour moi des premiers souvenirs,
Où tout enfant j’avais en mon âme enivrée
Rêvé ces bonheurs fous, qui restent des désirs !
C’était là... qu’une après-midi, dans une rue,
Dont un soleil d’août, de sa lumière drue,
Frappait le blanc pavé désert, – qu’elle passa,
Et qu’en moi, sur ses pas, tout mon cœur s’élança !
Elle passa, charmante à n’y pas croire,
Car ils la disent laide ici, – stupide gent !
Tunique blanche au vent sur une robe noire,
Elle était pour mes yeux comme un vase élégant
Incrusté d’ébène et d’ivoire !
Je la suivis. – Ton cœur ne t’a pas dit tout bas
Que quelqu’un te suivait, innocente divine,
Et mettait… mettait, pas pour pas,
Sa botte où tombait ta bottine ? ...
Qui sait ? Dieu te sculpta peut-être pour l’amour,
Ô svelte vase humain ! élancé sur ta base !
Pourquoi donc n’es-tu pas, ô Vase !
L’urne de ce cœur mort que tu fis battre un jour !

Août 1875.

LES SPECTRES

À M. B.

Vous les connaissez bien ces amants des clairières,
Ces spectres, revenant, de la tombe transis,
Sous la lune bleuâtre et ses pâles lumières…
Ils dansent dans les cimetières,
Mais dans mon cœur, ils sont assis.

Ils sont là, tous, assis avec mélancolie,
Dans l'immobilité des morts, sous leurs tombeaux :
Et pâles et navrés, croyant qu'on les oublie,
Ils ne se doutent pas qu'ils sont pour nous la Vie,
Plus puissants qu'elle et bien plus beaux !

Ô spectres des amours finis, – spectres de femmes,
Qui faites nos regrets pires que des remords...
Vous ne revenez pas que la nuit dans nos âmes…
Mais des jours les plus clairs vous noircissez les flammes
Et, morts, faites de nous des morts !
Et toi, toi qui me crois vivant, – vivant encore,

Car je le redeviens sous tes regards si doux, –
Crains les sentiments fous des cœurs à leur aurore,
Et n'apprends pas qu'il est dans ce cœur qui t'adore
Un mur de mortes entre nous !

CHANSON

Oui ! restons masqués pour le monde !
Il ne vaut pas ce qu'il verrait
Dans notre intimité profonde,
S'il en surprenait le secret !
Il en abuserait, sans doute ;
Il est si cruel et si bas !
Ma Clara, pour toi je redoute
Ce que, toi, tu ne connais pas !

Toi, tu ne connais de la vie
Que ce qu'en a rêvé ton cœur...
Mais moi, Clara, je m'en défie...
Je sais ce qu'elle a de menteur.
Je sais combien font de blessures
Les cœurs jaloux aux cœurs heureux...
Nos masques seront nos armures !
Masquons-nous, Clara, tu le veux !

Glace tes yeux charmants que j'aime ;
Fais mieux, ma Clara ! – remplis-les
De dédain, de cruauté même...
Ris de moi, je te le permets !
Que jamais on ne puisse dire :
« Voyez ! ils se font les yeux doux !
« Ils ont l'un sur l'autre un empire... »
Masquons-nous, Clara, masquons-nous !

Tu n'en seras pas moins charmante,
Et peut-être que tu seras,
Fausse, encore plus enivrante,
Et que mieux tu m'enivreras !
Le charme est si grand, du mystère !
Aux fronts blancs sied le masque noir...
Mentir, c'est mieux que de se taire ;
Se savoir, c'est plus que se voir !

À ***

Tu t’en vas, – ce n’est pas ta faute.
Tu le crois ton Destin. Il part, et tu le suis...
Le cœur navré, dont un jour tu fus l’hôte,
Sait trop que ce n’est pas ta faute
Et te pardonne, si tu fuis.

Va ! je sais trop comme s’achève
Le rêve que les cœurs épris font ici-bas.
Je sais trop ce que c’est qu’un rêve,
Et fût-il beau, comme il s’achève,
Pour t’en vouloir, – et je ne t’en veux pas !

Mais du moins va-t’en de ma vie !
Puisque tu dois partir, ne reviens plus jamais !
Laisse-moi t’oublier. Oublie…
Et puisque tu ne m’as rien donné d’une amie,
Emporte avec toi mes regrets !

Tête pâle de ma Chimère
Dont j’ai, sans la comprendre, adoré la pâleur,
Tu joins donc maintenant à ce premier mystère,
Le mystère de ta rougeur !
Le vermillon soudain qui te prend au visage,
Quand, ce visage aimé, tu le tournes vers moi,
Est trop brûlant, trop noir, et roule trop d’orage,
Pour être de ton sang, ma Chimère au cœur froid.

Aussi bien le voyant, je me dis et je crois
Que c’est mon propre sang qui passe et monte en toi !

1886.

TE SOUVIENS-TU ? …

Te souviens-tu du soir où près de la fenêtre
Ouverte d’un salon plein de joyeux ébats,
Tu n’avais pas seize ans… les avais-tu ? … peut-être…
Sous le rideau tombé nous nous parlions tout bas ? …
Ce n’était pas l’amour que t’exprimait ma bouche.
Mon cœur était trop vieux, trop glacé, trop hautain
Pour parler à ton cœur ; mais, prophète farouche,
Je te prédisais ton destin.

Et toi tu m’écoutais, sur la barre accoudée ;
Tu me montrais ta nuque, en me cachant ton front,
Et tu restais muette à la cruelle idée
De ce premier amour qui, t’ayant possédée,
Deviendra mon dernier affront !
Nuit, ciel, jardin, massifs, dehors, tout était sombre,
Et tu regardais dans ce noir,
Mais ton cœur de seize ans avait encor plus d’ombre
Et là, comme dehors, tu ne pouvais rien voir !

Mais moi, moi j’y voyais ! mes yeux perçaient le voile
Qui te cachait ton avenir,
Et je voyais au loin monter l’affreuse étoile
De ce premier amour, qui pour toi doit venir !
Je te disais alors : « Il va bientôt paraître

« Celui-là qui prendra d'autorité vos jours !
« Mais moi qui ne veux pas vous voir subir un maître,
« J'aurai disparu pour toujours ! »

C'est fait… Je suis sorti maintenant de ta vie
Sans t'avoir dit l'adieu qu'on se dit quand on part ;
Silencieusement j'emporte ma folie…
Pour être aimé de toi, j'étais venu trop tard.
Tu ne m'as pas trahi. Je n'ai rien à te dire…
Ce qui fut entre nous, c'est la Fatalité.
D'aucune illusion tu n'eus sur moi l'empire,
Sinon celle de ta fierté !

Te l'avais-je assez exaltée
Pour résister à ton futur vainqueur ?
Ai-je cru te l'avoir plantée
Assez avant, dans ton trop faible cœur ?
J'avais donc mis trop haut ton âme.
En toi de la fierté ? non ! pas même d'orgueil !
Est-ce que tu pouvais être plus qu'une femme ?
Les bras fermés sur toi sont pour moi ton cercueil.
Et si, devant mes yeux, un de ces soirs peut-être,
Tu passes, entraînant tous les cœurs sur tes pas,
Ne baisse pas les tiens ; – car tu m'as fait connaître
Ce genre de mépris qui même ne voit pas ! …

Jules Barbey d'Aurevilly

Poussières,
poésies de
Jules-Amédée Barbey d'Aurevilly (1808-1889),
sont parues chez Alphonse Lemerre,
éditeur à Paris, en 1897.

ISBN : 978-2-89854-325-8
© Vertiges éditeur, 2024

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2024

– 2 326e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org